

Genre : modernité,
traditions et cultures

Ousmane Djiguemdé

Genre : modernité, traditions et cultures

Les vrais enjeux de l'humain
du vingt-et-unième siècle (Tome 1)

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12778-1

Avant-propos

La problématique fondamentale au cœur de la préservation de l'humanité tourne essentiellement autour de la question de l'égalité et du rapport de stabilité, aux fins d'établissement ou de rétablissement de l'harmonie, que l'être humain entretient avec chaque matériel, chaque matière, chaque substance, chaque organisme, chaque phénomène naturel ou surnaturel susceptible d'impacter l'harmonie de l'existence, essence de sa pérennité.

Ce qui m'a déterminé à envisager ce processus de questionnement sur le genre est un fait peut-être assez « banal » pour beaucoup de personnes, mais suffisamment évocateur de l'état des mentalités « humaines », sécularisées à la faveur de reproductions, innocentes ou conscientes, d'allégations introduites dans les systèmes éducatifs et autres construits sociaux, et qui ont aujourd'hui rang de « valeurs » communautaires, par la force de nos ignorances.

En effet, je n'ai pas été indifférent à une vidéo virale qui a fait le tour des réseaux sociaux où, un prêcheur religieux africain, debout devant son pupitre, professait, avec force, ceci : « *la place de la femme est à la cuisine ! Énervez-vous comme vous voulez, je m'en fous* » !

Voici des propos qui nous place au cœur du débat sur la question du genre et interpelle n'importe quel spécialiste du domaine ou tout autre spécialiste, s'étant saisi à la fois de la mission de questionner les mécanismes et pratiques de gouvernance pour comprendre pourquoi la société est pleine d'inégalités et va si mal, au point de générer en son sein des idées d'une telle abjection, d'un tel mépris, en un 21^{ème} siècle qui se revendique plus moderne, voire plus

libre et libertaire ; et de cette autre mission de savoir surtout comment une telle société peut en guérir.

Nul doute qu'il s'agit d'un préjugé qui en dit long sur le mal-être au sein de la société contemporaine, et qui montre surtout le caractère rebelle, ou du moins la persistance et l'approfondissement des inégalités au sein de la société contemporaine, en dépit de toutes les évolutions scientifiques et technologiques et de tous les progrès en matière de droits et libertés.

Il faut cependant noter que ce n'est pas aujourd'hui seulement que cette problématique est cernée et discutée dans la société. Depuis Durkheim (1896-1897 : p. 67), l'on avait déjà une idée des origines et des contours de la construction de ces préjugés sur la gente féminine, comme il le décrit si bien ici :

« Suivant toute vraisemblance si, dans nos écoles, dans nos réunions mondaines, une sorte de barrière existe entre les deux sexes, si chacun d'eux a une forme déterminée de vêtements qui lui est imposée par l'usage ou même par la loi, si l'homme a des fonctions qui sont interdites à la femme alors même qu'elle serait apte à les remplir, et réciproquement ; si, dans nos rapports avec les femmes, nous avons adopté une langue spéciale, des manières spéciales, etc., c'est en partie parce que, il y a des milliers d'années, nos pères se sont fait du sang en général, et du sang menstruel en particulier, la représentation que nous avons dite [une superstition grossière attribuant au sang toute sorte de vertus surnaturelles et qui a eu sur le développement moral de l'humanité une influence considérable] ».

Pour Durkheim donc, il s'agirait avec peu de doute de préjugés qui ont pris source dans la valeur attribuée au sang menstruel et des superstitions qui lui sont liées. Contre ces préjugés qui prennent souvent force de normes au sein des communautés, par la faute de l'inculture et de la faible pénétration des prérequis d'une éducation de base véritable, mais surtout des connaissances culturelles « pures » et, par extension, de l'histoire réelle de l'humanité, contre toutes ces insuffisances, disais-je, il ne se trouve malheureusement aucune voix

publique pour déconstruire de telles convictions erronées qui se propagent telle une traînée de poudre dans l'opinion publique pour accroître toutes les formes de colonialité en défaveur de la femme.

Or, si nous voulons décomplexer la société pour qu'elle confie son destin à la femme [aussi], ou même à n'importe quel autre être humain frappé d'une quelconque insuffisance, mais doté cependant de quelque compétence et, par extrapolation, quelque capacité, utile pour l'expertise requise, sans qu'une différence quelconque fasse obstacle à cette distribution de rôle social, il ne faut pas aller du dos de la cuillère, mais frontalement, dans une lutte pied à pied, mano à mano, pour déconstruire avec des arguments techniques et scientifiques hors de portée des allégateurs et pourfendeurs de la femme, en particulier, et surtout de gens frappés de quelque différence en lien avec le genre, voire des supposés « êtres faibles » de la société, en général.

Une telle ambition procède donc d'une investigation profonde et holistique qui remonte depuis les sources aussi bien de l'humanité, que de celles de nécessité d'harmonie, de préservation de la biodiversité qui tiennent et / ou expliquent la pérennité de la vie humaine elle-même. Une telle ambition nécessite de confronter le genre aux exigences de la modernité aux reliques d'une tradition qui se perd dans les exigences de la scientificité de la culture, la vraie, aux fins de délimiter les vrais enjeux de l'humain qui devraient nous pousser à valider une conceptualisation du genre vraiment universelle.

Comme on pourrait l'imaginer, c'est une citadelle imprenable, une espèce de chantier gigantesque, qui exige de la pluridisciplinarité et procède d'une didactique épistémologique conduisant à la découverte de connaissances et logiques qui déterminent l'importance d'une certaine idée du genre au détriment d'une autre, et à la déconstruction de préjugés sécularisés sur la perception des capacités ou des incapacités en lien avec le genre, sans avoir besoin d'éprouver les individus stigmatisés au sein de la société, et dans le souci exclusif de parvenir à la quête de l'harmonie, donc à rétablir la nécessité d'une vie humaine orientée vers la pérennité et non l'auto-destruction de l'Humanité.

Ce travail sera présenté en deux tomes. Le premier va concerner la présentation des éléments de déconstruction des colonialités gisant dans les consciences et entretenus par elles et le second va concerner la construction des capacités de l'être humain, quelle que soit sa situation sociale, son infirmité, pour qu'il soit utile à lui-même et à la société : en un mot un citoyen du monde, du fait d'une universalité de plus en plus renforcée à la fois par les facteurs juridiques, scientifiques, technologiques et culturels.

L'auteur

Introduction

Même si l'opinion de l'élite tente aujourd'hui de lui donner des formes beaucoup plus soft, l'on ne saurait néanmoins s'empêcher de se souvenir que la problématique du genre s'est invitée au débat public du fait de la pression exercée par la modernité et la mode. C'est ce qu'on apprend avec Baudino (2006:125) qui nous en décrit les raisons :

« L'introduction du "genre" dans le vocabulaire des chercheurs répond à la nécessité de questionner des discours fondés en nature. Son emploi a permis de s'affranchir de la catégorie "sexe" et de ses dérivés qui, ancrés dans le biologique, ne rendaient pas suffisamment compte de la construction sociale, historique et politique des identités et des rapports entre les sexes ».

En effet, la question s'est posée autour de XIX^{ème} siècle, sans que le concept lui-même soit explicité sous la forme d'un concept admis, mais de par les contours qu'on lui donnait déjà, lorsque Karl Heinrich Ulrichs parlait en 1860 d'« âme de femme dans un corps d'homme », en rattachant à la sémiotique du sexe et de ses dérivés ancrés dans le biologique, comme l'appréhende Baudino.

À l'époque, on avait tôt fait de confondre le genre à l'orientation sexuelle, comme on le constate dans les propos de Karl, et ce, en raison d'amalgames contenus dans cette affirmation, ou encore des travaux de Margaret Mead¹ qui parlait de « rôle sexué » pour désigner

1. Sex and temperament in three primitive societies WilliamMorrow and co. Réédition : perennial, 2001, <https://faculty.washington.edu/stevehar/Temperament.pdf>, consulté le 28/05/2022 à 11 h 07mn

le genre. Ainsi donc, l'on convient qu'à l'origine le genre était désigné par le concept « rôle sexué ». Ce qui permet de déduire qu'à partir du moment où ce concept de « rôle sexué » est considéré comme l'ancêtre de celui de genre, il propulse le préjugé en notre siècle et nous renvoie l'image d'une scorie qui a du mal à s'effacer en dépit du temps et de l'usure mémorielle. Ce qui est préoccupant, d'autant plus qu'on imagine bien le fait que cela soit un mauvais signal qui justifie la difficulté que l'on a aujourd'hui à imposer une autre perception plus moderne, plus soft et plus raisonnée du concept « genre ».

En clair, feindre d'ignorer cette réalité pour forcer l'imposition de la question au sein de l'opinion peut à la longue s'avérer périlleux pour la résolution des inégalités auxquelles s'attaque la protection et la promotion du genre, selon l'orientation actuelle. Le journal français l'Express¹ en soulignait le dilemme dans sa publication en ces termes :

« “Théorie du genre”, un débat qui dérange : Entre ceux qui s'appuient sur les “gender studies” pour dénoncer les discriminations sexuelles et ceux qui craignent de voir gommer toute différence entre homme et femme, la querelle s'envenime ».

Le réalisme, à ce stade, voudrait donc que l'on pose le débat avec clarté, c'est-à-dire sur la base du besoin de délégitimer les affirmations de l'inégale valeur du féminin et du masculin, afin de poser l'intangible règle selon laquelle le masculin ne saurait l'emporter sur le féminin (ni l'inverse d'ailleurs) et approuver l'effacement du genre féminin pour cautionner des préjugés sans fondements réels tant culturels solides que scientifiques avérés, en dépit de constats biologiques. Il faudra certainement aller au-delà de nos forces et connaissances pour établir ou rétablir le jeu des capacités, de la fonction de relativité de ces capacités à l'utilité sociétale de l'individu et, au-delà, si besoin, de leur utilité réelle dans l'harmonie de l'existence, afin de replacer le genre comme nécessité ou priorité de l'action publique.

1. https://www.lexpress.fr/actualite/societe/theorie-du-genre-un-debat-qui-derange_1320220.html, consulté le 28/05/2022 à 11 h 21mn

Mais, un tel combat, même si l'on conçoit que le concept du genre ne peut plus s'isoler des préoccupations générales de résolution des inégalités au sein de nos sociétés, dans la mesure où il se donne la prétention d'avoir un champ d'ambitions plus holistique, sur l'appréciation des inégalités entre individus dans la société, n'est pas facilité par le handicap de perception initiale diffusée par le concept-ancêtre que représente le « rôle sexué ».

Aussi, devrions-nous avoir la sagesse de faire l'évaluation de l'évolution conceptuelle du genre pour en cerner la réalité conceptuelle du moment et son niveau de pénétration de l'opinion et celle de son acceptation par cette même opinion. Chercher à comprendre par exemple ce qu'il serait advenu s'il n'y avait pas eu ce passé d'assimilation sémantique du genre au sexe, de par ce concept ancestral de « rôle sexué », ni même l'influent facteur des préjugés séculaires véhiculés sur la base des superstitions liées au sang menstruel, et tout le développement qu'il y a eu autour de cette évolution conceptuelle, est une démarche assez tentante et délicieuse, mais incertaine à plus d'un titre, même si l'on devrait s'y risquer, dont notamment le « vide scientifique » sur la genèse de l'humanité et de la construction familiale.

Est-ce que le genre, si l'on avait réellement compris et conduit la préoccupation sur la base de la réalité historique du rôle social réel de la femme, aurait été orienté vers cette approche « sexuée » ou bien aurait-elle pu se vêtir de la neutralité qui aide à l'extinction des inégalités liées à une quelconque différence ? En d'autres termes, la préoccupation sur le genre n'a-t-elle pas été victime de l'orientation de l'existence vers une modernité artificielle, au détriment d'une modernisation plus naturelle, et naturelle parce que conforme à l'harmonie de l'existence, avec probablement peu ou pas de modification sur la structure biologique, génétique, ou même celles des propriétés subatomiques des constituants de la matière vivante ?

C'est toute la préoccupation qui gouverne la démarche que nous avons voulu adopter dans le cadre de cette recherche dont l'objectif

reste celui d'aider à l'émergence d'une approche genre plus humaniste et plus aisée à intégrer dans la gestion participative de l'action publique, afin de construire un monde plus équitable et plus durable.

Dans le souci de mieux traiter de la question, nous allons diviser notre préoccupation en deux axes. Une première partie, intitulée « Une idée de genre prisonnière entre modernité artificielle et modernité naturelle ». Celle-ci portera notre besoin de démontrer, au moyen d'une approche pluridisciplinaire de la réalité de l'existence humaine, la réalité contemporaine des sources profondes et celles artificielles des inégalités entre humains, afin de comprendre si nous sommes à jour ou pas de la préoccupation à laquelle s'intéresse la protection et la promotion du genre.

En d'autres termes, il nous faut répondre à la question de savoir si notre perception de la question du genre est conforme à l'évolution de l'Humanité, avec artifice d'une part et sans artifice d'autre part, afin de favoriser ainsi un jugement éclairé sur les inégalités humaines, ainsi que les vrais enjeux qui caractérisent la spécificité et la différence de l'humain d'avec aussi bien la matière non vivante que les autres espèces vivantes, fussent-elles animées ou non.

Pour dire vrai, notre ambition est qu'à la fin de notre réflexion, qui va se faire en deux tomes, le lecteur puisse se faire un jugement éclairé et pertinent de l'humain et des enjeux véritables de justice sociale et de conservation de biodiversité, pour le seul souci qui vaille : la pérennité de l'espèce humaine. Or, à ce jour, même s'il se prête encore très aisément à polémique, la conceptualité de cette obsession n'est portée que par le « genre ». C'est pour toutes ses raisons que le second tome portera sur « Le genre : Entre l'artifice et le naturel, où placer l'angle mort de l'humain ».

En termes clairs, notre préoccupation est de savoir comment concilier la perception du genre avec les vrais enjeux de l'humain, c'est-à-dire chercher à comprendre s'il est pertinent d'avaliser tout ou partie du fond conceptuel actuel du genre, qui suscite encore des polémiques malgré l'amélioration de son regard détaché du sexe.

Le premier indicateur d'impact est de constater si celui-ci est conforme ou non à une évolution naturelle de l'Humanité sans interventionnisme. Le second indicateur d'impact pour le savoir est de vérifier si cette évolution naturelle de l'approche genre est conforme à l'évolution culturelle universelle, malgré l'influence de la recherche et ou la gestion de la performance dans les activités humaines.

C'est ce qui fera la trame de notre réflexion et de nos investigations dans les pages qui suivent. Nous n'avons nullement la prétention d'ouvrir une porte, puisque nous avons pris le soin de nous engouffrer dans des issues créées par des devanciers, des anciens, en exploitant simplement l'approche de la pluridisciplinarité et de la complexité du savoir, tout comme le recommandait Héraclite en ces termes : « la sagesse procède de l'investigation de nombreuses choses ».